



Cécile et Ali, une histoire banale et singulière

(Témoignage donné lors de la journée d'étude de la Pastorale des Migrants du 24 janvier 2020)

Cécile a 50 ans. Elle est française, juriste de profession et s'est installée à Paris au printemps 2015, après avoir vécu à l'étranger une petite dizaine d'années puis à Strasbourg une autre petite dizaine d'années.

Ali a 45 ans. Il est iranien, graphiste, illustrateur et dessinateur de presse. Il est arrivé à Paris en septembre 2014, après avoir passé sa jeunesse dans les montagnes de l'ouest iranien, puis vécu 20 ans à Téhéran, comme étudiant des Beaux-Arts puis illustrateur et directeur artistique d'un magazine d'art.

Nous nous sommes rencontrés en 2015 par l'intermédiaire de l'association JRS. Nous nous sommes mariés le 27 juillet 2019.

A l'occasion de cette journée d'étude, nous avons choisi de vous raconter quelques facettes de notre histoire « en stéréo », pour une chansonnette à deux voix, illustrée par Ali.

1. Pourquoi nous nous sommes dits « oui »

Toute rencontre est d'abord un mystère, mais peut-être partagions nous deux atouts pour pouvoir l'accueillir. Nous sommes tous les deux fiers de nos origines nationales et familiales et nous en sommes tous les deux sortis pour aller voir ailleurs.

Sortir de notre cocon d'origine a transformé nos vies pour le meilleur. Depuis lors, c'est pour nous un ingrédient du bonheur. Pour autant, l'exotisme ne fut pas la seule source de notre attirance.

Cécile :

Je viens d'un environnement privilégié où le couple n'est plus un besoin. Mon contexte social d'origine insiste davantage sur l'éducation, le travail et la réussite professionnelle pour atteindre bonheur et épanouissement personnel. Un tel contexte rend exigeant dans le choix d'un partenaire « longue durée ».

Dans son livre *Notre Dame de Paris*, que nous avons lu récemment avec Ali, Victor Hugo distingue trois formes d'amour. L'amour possessif, l'amour consommateur et l'amour de Quasimodo, qui, sans être aveugle, trouve son bonheur dans le bien-être de l'autre.

Je ne voulais rien moins que cette troisième forme d'amour. Je cherchais un homme capable de faire passer ceux qu'il a choisi d'aimer avant ses propres ambitions. C'est ce que j'ai trouvé chez Ali.

Alors même qu'il ne remplit aucun des critères de sécurité fixés par la société (pas de travail stable, pas d'argent, d'autres références culturelles que les miennes), je me sens paradoxalement très en sécurité aux côtés d'Ali.

Journée Mondiale du Migrant et du Réfugié – 24 septembre 2023

Service national Mission et Migrations

58 avenue de Breteuil, 75007 Paris – Tél : 01 72 36 69 47 – missionetmigrations@cef.fr

J'ai compris par la suite que la sécurité affective qu'il m'inspire venait de loin. Dans sa culture, les hommes voient dans leur femme ce qu'ils ont de plus précieux, leur ancrage et leur joyau, au-delà même des sentiments qui sont forcément changeants. Ali vient d'une culture où les hommes disposent d'une incroyable panoplie de mots tendres pour leur femme : tu es mon foie, mon œil droit, la peau de mon dos, mon âme, ma lune...de quoi se sentir en sécurité !

Ali :

J'ai rencontré Cécile lors d'une période bien précise de ma vie. J'avais fui mon pays neuf mois plus tôt, vécu trois mois d'hiver dans les rues de Paris, tout perdu, même la valise emportée avec moi de Téhéran, obtenu mon statut de réfugié, trouvé un logement de base. J'avais traversé des ruptures radicales, exploré des strates de pauvreté que je ne pensais jamais traverser, et j'en sortais peu à peu. J'abordais l'étape de la reconstruction dans un monde nouveau.

Dans cette nouvelle étape, ma première quête fut de trouver une compagne. Je me sentais comme la moitié d'une pomme et je cherchais la moitié qui irait bien avec. J'ai regardé Cécile attentivement. J'ai compris que nos deux moitiés pourraient bien évoluer vers un fruit unique, délicieux et harmonieux.

Pour moi, rien n'est possible sans cette racine affective essentielle. Ceci vient de mon caractère : je suis quelqu'un de sociable. Ce que je vis n'a de sens que si je peux le partager avec quelqu'un que j'aime. Cela me vient aussi de ma culture. Dans mon contexte social d'origine, le couple n'est pas un plus, c'est un indispensable. Chez nous, un homme ou une femme seul(e), c'est une aberration. Une vie ne se construit pas seul. J'ai entendu il y a quelques temps un reportage sur l'histoire de Jésus. Les historiens y expliquaient que Jésus était certainement marié car il ne pouvait pas en être autrement dans sa culture. Peu importe qui a raison. Une chose est sûre : je viens d'une culture assez proche de celle de Jésus. Aussi le lien est-il quasi indestructible une fois que l'on a choisi sa compagne ou son compagnon.

Lorsque Cécile m'a dit oui, c'était pour moi définitif. La pomme était complète. C'était près d'elle, avec elle et autour d'elle que je prendrais racine ici.

2. Ali est réfugié

a) Le récit à l'OFPRA (Ali)

Pour obtenir le statut de réfugié, l'on doit faire un récit décrivant les persécutions que l'on a subies, lesquelles doivent répondre à des critères bien précis pour être acceptées comme valables.

Au début, on ne comprend pas ce que l'administration veut entendre. Mais peu à peu, avec le temps, on comprend les attentes et on tente de s'y conformer. Cela peut même devenir un jeu : on ajoute à chaque fois un petit détail dont on comprend qu'il pourrait augmenter nos chances d'être accepté. Certains finissent même par y croire et ne plus trop savoir, avec le temps qui passe, ce qui est vrai de ce qui l'est moins.

On peut ensuite être bloqué dans ce récit. Souvent, les gens d'ici ne s'intéressent à nous que pour savoir pourquoi on a dû quitter notre pays. On a alors tendance à n'exister dans le présent que par ce récit qui nous réduit à un épisode de notre passé. Cela ne facilite pas toujours notre reconstruction.

J'aimerais pouvoir susciter l'intérêt pour autre chose que les souvenirs douloureux de mon passé.

b) L'histoire d'Ali vue par Cécile

Avant de rencontrer Ali, Marcela, de l'équipe de JRS, m'a donné le meilleur des conseils. Elle m'a dit : « ne pose pas de questions, et s'il te parle de son histoire, tu n'es pas obligée d'accepter de l'entendre ».

Notre relation s'est donc d'abord construite autour des besoins présents d'Ali (comment obtenir la reconnaissance de ses diplômes, comment trouver un cours de français, comment répondre aux courriers administratifs, etc...) et du partage de nos centres d'intérêt.

Et nous nous sommes trouvés des points communs. Ali aimait les musées, le cinéma, il était à l'aise dans une grande ville comme Paris. Je sentais chez lui peu de préjugés, une grande curiosité, notamment pour la culture française, une grande finesse relationnelle. J'ai été séduite par son aptitude à sourire de tout, sa manie de toujours dessiner, sa joie de vivre.

Jamais Ali ne m'a parlé de ce qui l'avait fait partir. Nous n'en avons pas davantage parlé lorsque nous avons décidé de vivre ensemble. Ali m'a juste dit à une ou deux reprises : je veux oublier. L'important pour lui, c'était de penser à son avenir.

Nous vivions ensemble depuis déjà six mois lorsqu'Ali m'a parlé pour la première fois de certains épisodes douloureux de sa vie. Ce jour-là, Ali, d'habitude d'humeur joviale et tonique, n'était pas dans son assiette. Comme toujours dans ce cas-là, il est sorti marcher dans les rues de Paris. A son retour, il m'a parlé de sa détention : l'obligation d'uriner à même le sol de la cellule où il dormait, le manque de sommeil, la perte des repères de temps, les interrogatoires, l'angoisse de ne plus savoir où on est, quand on est, qui vous parle. Au-delà de ce qu'il m'a dit, le ton de sa voix, ses silences, les détails sur sa cellule ou son compagnon d'infortune, m'ont rendu son expérience plus réelle. Je lui ai fait remarquer que c'était la première fois qu'il m'en parlait. Il m'a répondu : c'est la première fois et la dernière fois qu'on en parle.

Parallèlement à cela, Ali m'a surtout parlé avec enthousiasme et fierté de son pays et de sa famille. En aimant Ali, je me suis forcément mise à aimer son pays et sa culture. Croire que tout y est noir ou l'analyser à l'aune des seuls critères de la démocratie française reviendrait à travestir Ali lui-même.

Je retiens aussi que sa vie a été 100 fois plus dure que la mienne et que la France y a sa part de responsabilité. Ali connaît très bien le son des mirages français. Il a entendu ces avions bombardier sa ville d'origine pendant toute son enfance. Ils restent aujourd'hui encore la source principale de ses cauchemars. Mon pays, grand vendeur d'armes, a contribué pour une bonne part aux malheurs d'Ali, sans doute en partie pour assurer mon confort d'enfant occidentale.

Peut-être verrons-nous dans 20 ans une horde de réfugiés yéménites ou d'ailleurs « envahir » notre France, après avoir été bombardés par les avions français lorsqu'ils étaient enfants...

3. Ali cherche un travail

Ali :

En France, grâce au système social et aux associations, on peut vite trouver de quoi se nourrir et se laver. Nos besoins premiers sont pris en charge. En revanche, le système ne fonctionne pas lorsqu'il s'agit d'accompagner les personnes vers l'autonomie.

Ceci est dangereux car on s'habitue à être assisté, on crée du ressentiment dans la population locale et on est marginalisé.

Nous sommes soupçonnés de profiter du système mais nous ne sommes pas aidés pour devenir autonomes. Pour reprendre un dicton bien connu, je préférerais qu'on m'apprenne à pêcher en France plutôt qu'on me donne du poisson.

La clé de l'intégration pour nous reste l'apprentissage de la langue et l'accès au travail mais l'offre dans ces domaines est souvent mal adaptée.

J'ai 45 ans, suis diplômé des Beaux-Arts de Téhéran, ai 15 ans d'expérience acquise dans mon pays. Mais je ne maîtrise pas encore parfaitement la langue française ni ne connais les habitudes de travail françaises dans mon domaine d'activité. Je n'entre ni dans la catégorie des jeunes diplômés, ni dans celle des professionnels expérimentés en France. Je suis trop vieux pour être accepté dans un programme universitaire ou pour bénéficier d'offres de stages. Je suis dans une sorte de « no man's land » qu'aucun organisme d'accompagnement professionnel ne paraît savoir traiter. Pourtant, je serais prêt à commencer par des stages, à travailler pour

l'équivalent du RSA afin d'adapter mes compétences à l'environnement de travail français. Cela ne m'est pas autorisé car ce serait, semble-t-il, de l'exploitation selon le droit du travail français. Le système ne paraît pas avoir d'autre solution que de m'inviter à changer de métier, pour devenir cuisinier ou menuisier après une courte formation.

Je regrette aussi d'avoir eu peu de contacts avec des Français aux premiers temps de mon arrivée. Même dans les associations et les services publics travaillant avec les réfugiés, ce sont surtout des étrangers qui nous reçoivent et nous accompagnent. Nous avons le sentiment de vivre séparés des Français.

Tout ceci appelle les étrangers à rester dans leurs communautés d'origine. Même s'ils ne le veulent pas, l'organisation de l'accueil mène à cela. C'est une perte de richesse et c'est dangereux pour la cohésion du pays, car chacun finit par vivre dans des mondes parallèles.

Cécile :

Hofstede, un professeur d'anthropologie néerlandais, a étudié la corrélation entre organisation d'entreprise (ou administrative) et culture nationale¹.

Sur 50 pays analysés, c'est en France qu'il a trouvé l'organisation du travail la plus politisée, la plus hiérarchisée, la plus formaliste, la plus individualiste, la plus résistante au changement, la plus résistante aux analyses de long terme.

Cette analyse entre étrangeté en résonance avec les constats que font non seulement les réfugiés en quête d'avenir en France, mais aussi toutes les personnes au parcours accidenté. C'est un paradoxe de notre société : les aides sociales y pullulent au point qu'on s'y perd parfois mais personne ne se sent vraiment accompagné.

Le monde du travail en France reste très fermé aux personnes qui n'ont pas de relations, qui n'ont pas fait les mêmes études et n'ont pas les mêmes expériences que tout le monde. Ali bénéficie des aides mais il a peu de chance d'avoir ne serait-ce qu'un droit d'entrée dans le monde du travail. Pour avoir une chance, il faudrait qu'il soit en tous points conforme au modèle standard : une parfaite maîtrise de la langue, un diplôme et un réseau français. Ceci est presque impossible pour un homme de 45 ans comme Ali. Toute personne au parcours atypique se heurte à des obstacles similaires en France. La société française a du mal à accueillir les personnes qui ne se conforment pas pleinement aux moules qu'elle a prédéfinis.

4. L'expérience de la pauvreté

Ali :

Avant, j'évoluais avec des personnes du même cercle social et pensant comme moi. En tombant, j'ai découvert un autre milieu social, que je ne connaissais pas.

Au début, j'avais peur d'être pauvre : peur de ne pas trouver un endroit pour dormir, où me laver et manger chaud. J'ai alors rencontré Bahram dans un parc près de la gare de l'Est. Bahram vivait dans la rue depuis longtemps. Je lui ai demandé : comment fais-tu ? Il a ri et m'a dit : « Regarde les pigeons : Dieu leur apporte toujours ce dont ils ont besoin ! Eh bien moi aussi ! Après 4 ans de vie dans la rue, je suis arrivé à la couleur noire. Toi qui es peintre, tu sais que la couleur noire ne peut plus être changée, quelle que soit la couleur que tu y ajoutes. Tu ne peux pas mourir à cause de la pauvreté mais tu deviens comme ce pigeon : libre. Dieu ne nous laisse pas seul. Il te donnera ce dont tu as besoin ».

A ce moment-là, j'ai perdu la peur d'être pauvre. J'ai pensé que quelqu'un veillait sur moi, que je n'étais pas seul. J'ai fait confiance et la peur est partie. Cette expérience m'a fait prendre conscience de ma force. J'ai découvert en moi des capacités que je ne soupçonnais pas. J'ai aussi personnellement vécu qu'en situation désespérée, la vie m'apportait l'aide dont j'avais besoin pour ne pas tomber.

¹ *Culture and organization, software of the mind*, 1993.

J'ai alors compris que la peur de la pauvreté était pire que la réalité de la pauvreté.

Mieux : ce passage par le dénuement total m'a fait comprendre que la richesse ne se trouve pas dans les biens matériels mais dans la force intérieure.

Cécile :

Lorsque nous nous sommes rencontrés, Ali ne parlait presque pas le français. Nous communiquions dans un anglais rudimentaire.

Ceci a certes des inconvénients, et surtout, ce n'est pas viable à long terme, mais l'expérience a été pour nous une chance. Lorsque la parole n'est pas, le cerveau se tait. Le cœur en devient peut-être plus audible puisque c'est avant tout ce langage que parle le corps. Ainsi avons-nous peut-être pu repérer plus vite nos attentes et fragilités affectives, nous laisser toucher par elles et constater que nous pourrions y répondre mutuellement. Pas de longs discours pour se mettre en valeur, un jeu de séduction réduit à sa plus simple expression. La communication est passée par d'autres canaux, plus sensibles et moins cérébraux, fondée sur une grande attention aux gestes et réactions de l'autre. Nous fonctionnions dans le détail des comportements de l'autre. Ceci nous a peut-être amenés à être plus vite complices. Ali n'avait que peu de mots, mais ce qu'il disait était toujours exactement ce qu'il fallait dire, et pas plus. Lorsqu'il m'a choisie, je savais qu'il m'avait bien observée, avec son œil attentif et rieur, toujours un peu décalé, et qu'il me connaissait déjà bien, dans mes défauts et mes qualités.

5. Croire

Ali :

J'ai découvert que Dieu venait dans la faiblesse. Dieu montre son visage aux handicapés, aux perdants, aux pauvres. Si tu es riche, si tu as du pouvoir, Dieu ne te manque pas et tu manques de temps pour l'accueillir.

Telle était ma vie d'avant : j'étais engagé dans mon travail et Dieu ne me manquait pas. Il était là mais j'étais sourd à son appel.

C'est en traversant cette période de fragilité que j'ai compris que quelqu'un m'appelait depuis longtemps sans que je l'entende. Je me suis réveillé grâce à ma traversée du désert. Pour moi, ça a été une révolution. J'ai aussi compris que mon expérience était celle de beaucoup de gens. Quand j'ai lu l'histoire de Saint Ignace, j'ai vu que Dieu lui était apparu dans son moment de faiblesse. C'est seulement alors qu'il a entendu le message du Saint Esprit.

Cette prise de conscience a sûrement été facilitée par la religion chrétienne qui imprègne votre culture. Ici, ce sont principalement les associations chrétiennes qui sont venues à mon secours. Elles m'ont montré un Dieu proche et miséricordieux, qui nous témoigne qu'Il nous aime. Dans la religion musulmane, le Dieu miséricordieux est moins accessible. Dieu se caractérise d'abord par sa grandeur et sa différence d'avec notre humaine nature. L'homme doit s'incliner devant cette grandeur et respecter sa volonté. C'est une figure impressionnante avant d'être une figure aimante.

Quand on me demande : quelle est votre religion ? Je réponds : je suis ce que me dit mon cœur. Ceci me semble être en phase avec le christianisme. C'est en tous cas ce que j'aime dans le christianisme : Dieu est proche, il vit dans le cœur de chacun, il suffit d'être à son écoute pour y accéder.

Cécile :

Lorsque nous nous sommes dits oui, Ali a aussitôt souhaité qu'on aille à l'église de Saint-Germain-des-Près pour dire merci et brûler un cierge devant Marie. C'est aussi sous l'impulsion d'Ali que nous passons désormais une bonne heure dans les transports le dimanche pour aller à la fameuse messe du dimanche soir de Saint-Germain-des-Près. Parce que tout y est beau : l'église, les chants, la liturgie. Aussi parce que cette paroisse l'a accueilli au plus fort de ses difficultés et qu'il en garde une reconnaissance indélébile.

Ali est croyant, me semble-t-il, depuis des générations. Je n'aurais jamais pensé pouvoir me sentir si proche d'une personne dont la religion de départ est la religion musulmane. Cette religion ne m'a jamais trop attirée. Il faut dire qu'elle n'a pas très bonne presse en France. Et pourtant, c'est par lui que ma foi a le mieux grandi.

Les figures du Christ et de Marie sont tout aussi importantes pour lui que pour moi. J'ai ainsi vu qu'elles dépassent largement le cercle restreint des chrétiens. Ali aime aussi les livres sacrés et les poèmes persans qui ne parlent que d'amour et de sagesse divine. Ali a élargi mes voies d'accès au spirituel.

Cette quête commune nous rapproche et nous unit. Pour autant, Ali a vécu de près combien la religion pouvait être oppressante et dangereuse. Il garde une certaine distance par rapport aux institutions mais n'en reste pas moins un des plus fidèles visiteurs des églises.

Je trouve que les églises d'ici gagneraient à s'ouvrir davantage à la spiritualité de personnes comme Ali. Certes ils n'ont pas passé nos rites initiatiques (baptême, communion, etc...), simplement parce qu'ils ne sont pas nés dans notre culture. Leur foi n'en est pas moins vivante et source de richesse spirituelle pour nous, du fait même de leurs différences culturelles. Ils nous apportent une autre vision de Dieu tout en étant parfois très proches de nous sur les points les plus essentiels.

Conclusions

Notre alchimie trouve au fond sa source dans quelques essentiels que nous partageons : le sens de la liberté, de l'égalité, le goût pour la beauté, la foi. Nos différences culturelles n'empêchent pas cette proximité. Peut-être avons-nous su la repérer plus vite du fait que nous nous sommes rencontrés à une période où nous étions tous deux, à des degrés différents, socialement hors-jeu. Les garde-fous de reconnaissance sociale peuvent aussi être des écrans qui nous empêchent de voir l'essentiel. Aujourd'hui, nous espérons que nous saurons rester soudés autour de ces essentiels, malgré la nécessité inévitable pour prendre place dans la société, pour prévoir l'achat de la machine à laver ou entretenir les réseaux professionnels et sociaux indispensables à toute vie en société.

Pour prendre notre place dans cette dimension sociale, nous aurions besoin d'une ouverture de la société française à des profils comme Ali. La société aurait tout à y gagner : Ali est généreux et sociable. Il fait par exemple merveille avec les enfants et les jeunes en difficulté car il sait les écouter, les observer, répondre à leur colère, les faire rire, leur inspirer des idées qu'on ne leur a jamais soufflées auparavant. Il est créatif et léger, sans jamais être superficiel. Les personnes en difficulté ou en recherche le sentent mieux que d'autres : elles voient qu'Ali ne ment pas, ne juge pas, qu'il leur parle d'expérience, une expérience qui va même au-delà de lui-même et s'inscrit dans une lignée. Je pense que la société française a besoin de personnes comme lui, comme Ali a besoin, comme nous tous, de s'investir dans un travail dans lequel sa qualité et ses talents pourront être reconnus. Ali est devenu la plus belle facette de ma vie. Je suis convaincue que la société française gagnerait elle aussi à découvrir la richesse qu'elle possède en la personne d'Ali.